

Tachok, la courageuse

Dans ce roman écrit en 1983, à l'âge de quatre vingt trois ans, Nathalie Sarraute évoque les souvenirs de ces onze premières années. Figure du nouveau roman, l'écrivain se refuse à écrire une autobiographie classique. Elle utilise pour ce faire, un procédé original : le dialogue à deux voix : l'auteure et son double qui l'aide à faire surgir le souvenir, la pousse tour à tour à approfondir l'interprétation, l'analyse des situations ou au contraire à éviter le trait forcé, l'emphase ou le lyrisme comme par exemple, lorsque sa deuxième voix lui dit :

"-Ne te fâche pas, mais ne crois-tu pas que là, avec ces roucoulements, ces pépiements, tu n'as pas pu t'empêcher de placer un petit morceau de préfabriqué... c'est si tentant... tu as fini un joli petit raccord, tout à fait en accord..."

-Oui, je me suis peut-être un peu laissée aller..."

Le livre s'ouvre sur une mise en garde d'un lecteur potentiel ou de sa deuxième voix encore : « Alors, tu vas vraiment faire ça ? Evoquer tes souvenirs d'enfance ... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux évoquer tes souvenirs ... Il n'y a pas à tortiller ...).

Elle raconte quelques moments de ce début de vie, du temps où son père l'appelait Tachok, l'histoire d'une petite fille perdue dans ses rêves, ses « idées » et ses peurs. Elle le fait par petites touches, par des anecdotes, des images, des sensations qui procurent une émotion au deuxième degré, comme si déjà à l'époque elle ne voulait pas trop se laisser aller, et mettait une distance protectrice. L'enfant qu'elle était, même sans pouvoir analyser la situation comme l'aurait fait une adulte, s'y employait déjà pour ne pas trop souffrir et se donner du courage. On dirait d'elle aujourd'hui à la manière de Boris Cyrulnik qu'elle était une enfant résiliente. Et c'est l'école, principalement, avec son cadre rassurant et structurant qui va lui donner cette force.

C'est l'histoire d'une fillette ballotée entre la France et la Russie, entre la rue Flatters à Paris et la maison de Saint-Pétersbourg, entre un père et une mère séparés et qui se renvoient l'enfant comme une balle de ping pong. Petit à petit, elle se rendra de moins en moins chez sa mère en Russie, pour ensuite ne plus quitter la maison de son père en France. Celui-ci l'aime vraiment, heureusement, mais sa belle mère lui préfère sa propre fille, Lili. Sans qu'elle s'y attarde trop pourtant, on sent que sa mère lui manque lorsqu'elle évoque par exemple l'odeur et la douceur de sa peau, qu'elle pâtit de son absence et de son caractère fantasque, se sent abandonnée mais ne peut le dire, redoutant la force des mots.

L'histoire se termine au moment où Nathalie va entrer au lycée Fénelon, à Paris, pour entamer une « nouvelle vie ». Elle sait qu'elle n'ira pas au-delà : « Je ne pourrais plus m'efforcer de faire surgir quelques moments, quelques mouvements qui me semblent encore intacts, assez forts pour se dégager de cette couche protectrice qui les conserve, de ces épaisseurs blanchâtres, molles, ouatées, qui se défont, qui disparaissent avec l'enfance. » C'est avec ces mots qu'elle met fin à son récit.

Avec ce livre *Enfances* qui s'inscrit dans la continuité de *Tropismes*, l'œuvre commencée quarante trois ans plus tôt, Nathalie Sarraute signe un très joli roman fin, délicat, attachant et plein de pudeur.